

Article

« Les Affinités surréalistes de Roland Giguère »

Claude Gauvreau

Études littéraires, vol. 5, n° 3, 1972, p. 501-511.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500258ar>

DOI: 10.7202/500258ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LES AFFINITÉS SURRÉALISTES DE ROLAND GIGUÈRE

claude gouvreau

Extrait d'une conférence, *Sur Roland Giguère poète*, prononcée par Claude Gouvreau au Musée d'Art contemporain, à Montréal, le 12 février 1970, sous les auspices du Service de l'Éducation permanente de l'Université de Montréal. Lecteur : Michel Garneau. Le titre du texte présent n'est pas de Gouvreau. Nous remercions Mademoiselle Thérèse Desjardins, du Service de l'Éducation permanente de l'Université de Montréal, et Monsieur Gérald Godin, des Éditions Parti pris, d'avoir bien voulu nous permettre de reproduire ce document. Nous rappelons que les œuvres complètes de Gouvreau paraîtront bientôt aux Éditions Parti pris.

« Breton est mort, dit Giguère. Le mouvement surréaliste est dissous. Mais l'esprit surréaliste souffle encore. » Je respecte cette foi de Giguère, je reconnais et sais moi-même que le surréalisme est éternel comme le romantisme est éternel, mais je suis persuadé que l'égrégore surréaliste, c'est-à-dire le rassemblement collectif en fusion étrangère à tout épars et à tout aléatoire, n'existe pas plus désormais que l'égrégore romantique. Il y a et il y aura toujours des actes romantiques, il y a et il y aura toujours des actes surréalistes ; mais l'un et l'autre égrégores sont morts, car la vie collective engendreuse d'objets inédits et séditieux n'existe plus dans un cas comme dans l'autre. Giguère n'affirme pas être un homme qui évolue ou transmute, il affirme qu'il est un homme qui poursuit ; et, puisqu'il se dit surréaliste, c'est donc le surréalisme qu'il poursuit. Or, puisque le surréalisme est mort, dans mon optique tout au moins, c'est donc une chose morte que Giguère poursuivrait, il serait donc lui-même un mort. Mais ce n'est pas si simple. La vigoureuse poésie de Giguère est ici présente ce soir et nul mieux que moi ne sait qu'elle possède le dynamisme qu'il faut pour se défendre. Croyez-moi, je serais enchanté que la virulence affirmative de profération du poète pût accomplir le prodige de me faire retrouver confiance en

le surréalisme de notre ère ; mais, si le poète ne peut ce prodige, il ne perdra rien de mon estime car je suis d'avance gagné à la perfection de ses poèmes sur le plan individuel. . . et je sais d'ailleurs que leur justification est facile sans tenir compte du surréalisme. Je vois le surréalisme actuel avec l'œil de Borduas, Giguère le voit avec l'œil de Pellan. Il y a un petit écart, certes, mais il ne faut pas le dramatiser outrancièrement. D'ailleurs, les désaccords de points de vue entre l'artiste que je présente et moi-même sont peut-être plus apparents qu'autre chose et peuvent vraisemblablement se résumer à un paradoxe. . . les gourmets intellectuels aiment les paradoxes.

Les antagonistes qui cultivent l'animosité se réjouiront de la perspective que nous aurons largement la faveur de fouiller l'interrogation posée quant à la vérifiabilité ou à la fumisterie de Giguère.

Un beau jour, donc, Roland Giguère s'est reconnu poète ; cette option s'est accomplie, n'en doutons pas, sans incertitude. On ne possède pas l'originalité, la force expressive, le talent extraordinaire d'un Giguère sans prendre tôt conscience fermement, même si cela se passe dans les ténèbres toutes-puissantes de l'inconscient, d'un appel précis ; Giguère s'est sans doute vu à part de beaucoup des bons diables qui peuplent Montréal et il a décidé opiniâtrement de persévérer dans sa singularité, dans ce rôle de poète qui comble les natures les plus sélectes et acquiert au poète leur brûlante admiration mais qui n'est encore, dans le climat de civilisation imparfaite où nous vivons, qu'excentricité négligeable pour une majorité qui s'occupe à faire l'amour, ce qui est très beau et délectable, et à exister la banalité, ce qui l'est moins. Pour être poète, surtout dans la province de Québec, il faut être fou. Giguère a accepté d'être ce fou. Il était et il demeure un fou. . . comme Nerval, comme Baudelaire, comme Corbière, comme Artaud, disons même comme Michaux. Sachant qu'il œuvrait dans le vital en dépit des interdits quantitativement pesants, notre ami Roland n'a pas tâonné ; il est allé de la manière la plus directe à l'accentuation vivante, il a tout de suite été un surréaliste ingénu au pays revêché de Guy Sylvestre et de Françoise Loranger. Son premier poème publié, humide de la rosée matinale, moderne, un peu bizarre, inusité mais splendidement proportionné, nous apportera l'indication robuste que Giguère s'est trouvé sans avoir à se chercher. . . je ne sais s'il savait

nettement le fait mais nous nous ne pouvons que constater qu'il s'agit d'un fait objectif. Ce poème profère la délivrance, il crie l'allègement de celui qui a dédaigné le facile et l'impur pour affirmer la joie de celui qui a façonné au ciseau le choix de la rareté transcendante ; il parle de délire comme ceux qui savent que la poésie sage et contrôlée a donné sa mesure et n'exhibe plus que des limites, il parle de miroirs comme ceux qui ont pénétré la fascination inénarrable de cet accessoire indispensable du merveilleux, il parle d'ambition virile et son exclamation est toute de foi laïque, il bouscule l'humanité résignée et lui dit que sa bestialité peut devenir transparence et qu'il est urgent de vivre mieux.

Vivre mieux

*La lumière avait su me prendre
en plein délire
les yeux droits dans les miroirs
les mains au cœur du torrent*

*je détournai de moi
les palmes noires que l'on m'offrait
je quittai pour toujours
les routes jalonnées de feux morts
pour d'autres routes plus larges
où mon sang confondait le ciel
comme une flèche confond sa cible*

je commençai à vivre mieux.

« Où mon sang confondait le ciel comme une flèche confond sa cible. » *La flèche perce la cible en s'y fixant et devient avec elle monstre hybride ; l'éclaboussure sanguine de Giguère perfore en mille fragments le ciel et devient avec lui monstre hybride, monstre de sublimité. Le sang du poète est ici vu comme une invasion de l'extérieur humain à la manière d'un soleil gros comme tout le pensable et qui remplit de ses innombrables rayons torrides tous les vides ; il est inconcevable de se représenter résolution plus farouche d'adhérer à tout l'Être.*

Mais confondre veut aussi dire mystifier et on peut concevoir que le poète mystifie l'ambiance exhaustive, les forces

supérieures supposables, comme la flèche mystifiée par la surprise la cible vierge qui ne sait pas du tout ce qu'est une flèche. Giguère se veut donc énigme. . . ne l'étant pas, seulement pour les sensibilités vives que les exaltations les plus extravagantes ne rebutent pas seules dans leur disponibilité surhumaine à l'appréhension du sensible le plus uniquement fantastique.

Vivre mieux ! l'expectoration accortement fleurie est loin de s'être dégorgée sans excédent tangible de sa palpitation de viande pyromaniaque !

Roland Giguère a trouvé le total au départ, son premier poème publié nous en convainc ; mais, comme la jeune fille déjà possédée se complait dans la coquetterie de théâtriser à la chaste inaccessible devant son amant et soupirant surtout s'il y a des témoins, notre poète a la coquetterie, et c'est peut-être inconsciemment, c'est peut-être de bonne foi, c'est peut-être par amnésie car aujourd'hui oublie sans cesse hier, notre poète a la coquetterie de feindre d'attendre la possession déjà conquise. En effet, Giguère se dit en attente du total ; un texte en prose poétique que le récitant va lire imminemment va porter démonstration et verdict de cette attitude.

J'ai dit que le prosaïque était banni de la poésie de Giguère et voilà que j'utilise le mot prose au sujet du poète. Il ne faut pas confondre prosaïque et prose ; le prosaïque étant le vulgaire et la prose pouvant être le vulgaire ou le suprêmement élevé. Ce qui est utilitaire n'est pas nécessairement vil mais l'appellation « prosaïque » stigmatise l'utilitaire vil. En parlant de prose à propos de Giguère, et j'ai bien dit prose poétique ce qui est capital, il ne saurait être question naturellement que d'une articulation altière, sans rapport avec même la moins méprisable des bassesses. En utilisant le vocable « prose » dans son sens élevé, on ne peut en douter, André Breton a dit qu'il fallait en finir avec la distinction odieuse et factice entre prose et poésie ; je suis d'accord avec Breton dans la mesure où il utilise son vocable dans le sens noble. Giguère donne lui aussi raison à Breton quand il se sert d'un langage sans ponctuation poétique traditionnelle, sans équilibre où les espaces contribuent d'ordinaire une mystérieuse signification obligatoire, sans moulure hachée, quand il écrit à la queue leu leu, quand il semble faire de la prose. Le texte de 1949, « Au

futur », nous procurera un appui éclaircissant de ce que je cherche à communiquer. Chez Giguère, poésie et prose sont indistinctibles car on y retrouve à une égale densité la fluidité du verbe, le contenu onirique sans amputation et une dose pareille de miracle sonore et d'indicible capturé.

*Écoutons maintenant la prose poétique, celle qui est consé-
quemment écrite sans interruption paragraphique, écoutons
« Au futur ».*

*Pour laisser des traces de nous-mêmes, il nous a fallu nous
dépouiller de ce que nous avions de plus pur. Nous avons
renlé nos propres ombres, nous nous sommes appliqués à
donner une transparence totale aux ruines les plus abjectes ;
un simple verre d'eau devenait une mer bouleversée par
nos destins. Nous allions, la nuit, pieds nus, chercher les
causes d'un désastre que nous pressentions à l'allure que
prenait l'homme devant ses propres paroles. Pour ouvrir
une seule fenêtre, il nous fallait enfoncer un nombre incal-
culable de murs. Plusieurs fois, au terme du poème, nous
sommes allés traverser un fleuve, les yeux fermés, dans le
seul désir de créer d'autres rives ; en plein ciel, nous avons
façonné des îles par centaines pour pouvoir un jour les inonder.
Chaque mot dit par un homme vivant devenait un immense
flambeau dans nos mains réunies. Tout s'additionnait, et, pen-
chés sur nos calculs, les vaisseaux du cœur ouverts, nous
attendions le total.*

*Moi qui suis un baroque fruste, j'ai toujours envié à Giguère,
quoique moi-même très personnellement inventif, le délié de
sa phrase, la minutieuse fragilité resserrée de ses images, sa
concision qui transmet plus d'électricité extasiante que n'im-
porte quelle prolixité, en un mot sa plébéienne aristocratie
d'artiste. Je suis d'une autre école littéraire que Giguère, ce
qui m'attribue la distance et le recul souhaitables pour juger
l'œuvre de Giguère avec impartialité et être capable de ne pas
lui marchander la moindre parcelle de vénération fraternelle
qui lui est due ; qu'il soit bien établi ici, sans ambiguïté, que
je savoure en gourmand prétentieux les écrits de mon confrère
et que mon émerveillement à son égard est tel que je doute
qu'il puisse le faire croître davantage désormais, Ne partagez-
vous pas cette fierté d'appartenir à une nation capable de*

procréer un artiste lui-même créateur apte à l'universalité ? Vivent les poètes créateurs ! vive Roland Giguère ! Dans « Au futur », le poète insinue qu'il y a eu abdication de la pureté ; ne nous empressons pas de le pointer du doigt en accusateur, car je ne crois pas me tromper en interprétant cette formulation simplement comme l'acceptation d'êtreindre l'horrible qui est la beauté en clair-obscur vraiment plutôt noir, de se pencher dans une union étroite sur l'infirmité pour la dépouiller de son inconnu qui épouvante toujours comme tout inconnu et pour l'inonder d'incendie de lampe ce qui est la régénérer, d'entreprendre le commerce amical avec l'abject et le grotesque ce qui est un moyen d'inventorier toutes les facettes de la nature à commencer par les plus répulsives et, en ne négligeant rien, de proclamer sans peur de l'équivoque la légitimité du total absolu. C'est un dévouement et un altruisme apostolique que Giguère appelle avec une humilité exorbitante le rejet de la pureté. Ainsi, en ayant l'air de ne pas avoir encore palpé le total, tout en ayant l'air de se souiller, le poète effectue l'entrée à l'intérieur du total sous tous ses aspects et, englobant le répugnant avec le reste, il assume toute la réalité ; ce qui me semble une fort belle édification de la magnificence. Giguère affectionne les valeurs maudites comme tout vrai surréaliste et sa perspicacité brillante amènera les plus myopes à se débarrasser de leurs préjugés et à percevoir les grouillements terrifiants du sombre avec la même intelligibilité délirante que le montréalais aventureux et brave. Il faut des précurseurs pour déblayer l'étape future et qui se veut inéluctable selon n'importe quel commandement révolutionnaire usuel de l'avancement de la connaissance ; action qui n'est après tout que l'art héroïque d'apprivoiser du lointain rébarbatif et d'en venir à accepter en progressiste les maléfices apparemment métèques. Dans son texte de prose, le magicien Giguère réussit l'exploit de matérialiser les expertes acrobaties les plus imprévisibles et de provoquer par conséquent la bienfaisance de saisissements sans précédent. Qui ne recherche que la fréquentation rassurante est un cadavre ; l'homme aux nerfs d'acier, quant à lui, n'aspire qu'à l'inattendu et au bouleversant. Soupeser approbativement comme condition importante d'introduire la transparence dans le murailleux, voilà une inspiration de poète ; le prosateur Giguère est bien un thuriféraire ou un choriphée de la poésie, et Breton a raison.

Comme le visionnaire qu'est tout poète de race, Giguère est la proie voluptueuse du sentiment de souveraineté ; il ne voit pas de borne à sa force magique, il sait tout pouvoir, et pour lui un simple verre d'eau devient une mer bouleversée par nos destins ; il dit « verre d'eau », il pourrait dire l'océan Pacifique ou les mers de la planète Vénus.

Un immense poète lyrique est toujours un mégalomane et ce mégalomane est un presbyte qui divulgue au profane ce que les distances radieuses cachent aux foules malgré elles ignares. On a raison de dire que le poète est la dernière espèce de devin que le vingtième siècle renferme. Au geste quotidien, Roland Giguère imagine des efforts formidables qui ne se réalisent que dans l'esprit et c'est ainsi qu'il transfigure les apparences ; enfoncer un nombre incalculable de murs pour ouvrir une fenêtre est inassimilable à Bécassine, certes, mais, avec les données du corps, le poète met au monde un vaste aperçu qui existait sans doute quelque part dans l'intemporel mais qui était toujours demeuré intangible aux pauvres aveugles que nous sommes. Nous ne sortons pas pour autant du réel puisque le concret du cerveau et de ses produits ne peut être contesté. L'esprit est la qualité pensante de la matière ; avec les jeux de l'esprit nous ne sortons même pas de la matière. Pourquoi tant d'indignation devant l'audace imaginative ? L'imagination est un fondement constitutif de l'esprit et il n'existe pas d'esprit sans imagination, la réalité anthropomorphique qui est nécessairement celle de tout homme ne peut exister sans l'optique spirituelle donc sans l'imagination. Toute éruption de l'imagination aurait donc dû depuis toujours être envisagée par tous comme licite et éminemment normale.

Étant donné le dynamisme impérialiste prouvé de la curaille, je prends la peine maintenant de spécifier que tout le vocabulaire que j'emploie est exclusivement moniste, moniste-athée.

Giguère parle d'« inonder les îles ». Ça n'a pas de bon sens. Quand on est adulte on n'inonde pas de l'eau avec de l'eau. Oui certes, et c'est précisément parce que ça n'a pas de bon sens que c'est inattaquable ; une vision réaliste, pondérée, est scandaleusement trop courte depuis le surréalisme. Il faut avoir le génie de copuler les notions abracadabrantes, absurdes et ainsi contemporanément chères car notre devoir est

sans nuit ; c'est l'irrationnel qu'il reste à explorer de la façon la plus impérieuse à l'intellectuel de notre temps.

Mais ces commentaires lourds et tentés par le didactisme doivent peser à mon sympathique auditoire. Rafrâichissons-nous en entendant le verbe désintéressé et aérien de Giguère.

Comme des mouches

**Glacés dans la pénombre
pénombre des péninsules désertes
désertes comme une main
main de saule pleureur
pleureur et voleur d'eau
eau stagnante de certains visages**

**glacés dans la pénombre
certains visages tombaient
sur d'autres poitrines.**

Depuis le début de cet exposé, j'ai qualifié à la mode des primesautiers Roland Giguère de surréaliste. L'expression est-elle bien adéquate ? Voyons la situation de près. Giguère est certainement un poète figuratif, en dépit de quelques minimes onomatopées qu'on peut faire lever de leur tanière chez lui en inspectant toute son œuvre à la loupe ; il est un poète figuratif mais il n'est pas un poète figuratif d'après modèle. Est-il possible d'être figuratif sans s'inspirer immédiatement de la nature de chaque jour ? Naturellement cela est possible ; il y a les figuratifs de l'imagination et Roland Giguère en est un. Un figuratif de l'imagination est un producteur artistique qui construit son œuvre en inscrivant scrupuleusement les figures qui flottent dans sa tête sans être visibles à l'extérieur de lui, enregistrant les combinaisons nullement véristes de ces figures, les associations de ses images dites subjectives ou de ses phantasmes permanents ou fugitifs ; il obéit sciemment à l'étrangeté indissociable du monde intérieur de tout homme. . . de tout homme méditatif, du moins. C'est le processus auquel s'est toujours adonné Roland Giguère et je ne prévois pas de contradicteur sur ce point. Cependant il y a eu l'abstraction géométrique ; surtout en peinture, il est vrai, mais aussi en poésie. L'abstraction, au sens propre du mot,

est une forme d'art figurative d'après modèle... la dernière possible si l'on veut mais c'en est une quand même. On se borne, non sans passion dévorante quand un grand artiste est au boulot, à se laisser envahir par les formes du monde extérieur et à en abstraire des interprétations qui historiquement se sont avérées de plus en plus épurées ; il n'y a pas d'abstraction proprement dite sans modèle extérieur. Giguère n'est ni un abstrait géométrique ni un abstrait tout court ; ses sources d'enthousiasme d'invention sont intérieures et cela ne s'était jamais vu avant l'abstraction ou pendant celle-ci. Par contre, il y a le non-figuratif sans modèle extérieur ; le célèbre automatisme est de cette veine. Il y a des poètes non-figuratifs, nombreux, même au Canada ; mais Giguère n'est pas un non-figuratif. L'étape d'évolution à laquelle appartient le poète en honneur ce soir occupe exactement la fissure sans lui béante après l'abstraction et avant le non-figuratif. C'est tout à fait la position que remplit le surréalisme aux yeux de tous les critiques et des amateurs d'art conséquemment renseignés. Roland Giguère ne peut être qu'un surréaliste. Si cette démonstration logique ne suffisait pas, il n'y aurait qu'à mettre côte à côte un objet poétique surréaliste et un objet poétique de Giguère ; les indubitables analogies entre ces deux objets confrontés, leur même sorte d'appartenance au merveilleux et à l'onirisme, leur climat commun d'insolite et de provocation, l'extrême propreté d'exécution, le recours spécifique et particulier au figuratif d'imagination, suffiraient aisément à justifier la conviction que j'ai émise que Giguère appartient à la révolutionnaire famille surréaliste. Bien qu'un poète ne sache jamais sans vacillation se situer lui-même dans l'évolution historique, et que son opinion sur lui-même implique forcément beaucoup de caution, Roland Giguère lui-même est d'ailleurs d'opinion qu'il tâte de beaucoup de côtés au surréalisme.

Or, le mouvement surréaliste n'existe plus ; quelques singes prétendent encore lui appartenir mais ils se distinguent par leur stérilité et sont tout au plus d'académiques critiques sans apport créateur. La poésie actuelle, novatrice, remuante, absorbée par l'obscurité du défrichement dans le témérement neuf, est unanimement non-figurative. Cette poésie non-figurative non seulement dresse son identité après le surréalisme chronologiquement mais va infiniment plus loin que lui évolutivement. Donc, puisque le surréalisme est mort en tant

qu'égrégore, les affinités surréalistes de Giguère en font-elles un poète démodé, un poète dépassé ne maintenant illusoirement une stature imposante que par un effort volontaire individuel ? Avant de répondre à cette question, écoutons d'abord le récitant.

La main passe

**Le vol hésitant des oiseaux
autour d'une statue de sel brisée
trajectoire obscure des moments passés
qui battent de l'aile**

**derniers éclats de souvenirs pénibles
sur quelques images froissées déchirées
il faudra bientôt dessiner d'autres images
aux reflets plus humains.**

Reposons l'interrogation sans malséante dorloterie, Giguère est-il un poète actuel ? Ses vers dont vous venez d'ingérer l'agrément individuel vous ont émus, donc il a de la présence. Victor Hugo aussi émeut et a de la présence mais on ne peut plus y voir quelque chose de prophétique. Giguère appartient-il au présent, ou appartient-il au passé comme Hugo, comme Mallarmé, comme Rimbaud, comme Apollinaire, comme Jarry, comme Éluard ? Giguère n'est-il qu'un poète vivant ou est-il encore aussi un poète prophétique ?

Analysons posément la conjoncture. D'abord, il faut admettre que l'ordre évolutif et l'ordre chronologique ne sont pas identiques ; de plus vieux poètes peuvent être plus évolués que de plus jeunes, même si ce n'est pas ordinairement le cas. Logiquement la jeunesse est à l'avant-garde mais plus d'un penseur a repéré des trous dans la logique. Au Québec, en dépit de toute chronologie, je vois le déroulement évolutif suivant : Miron, Giguère, moi-même, puis ceux qui vont au-delà de moi. Miron est le figuratif d'après modèle mais sans réalisme, il est l'expressionniste ; Giguère est le figuratif d'imagination, c'est dire qu'il est le surréaliste ; quant à moi, je suis le non-figuratif d'imagination ce qui veut dire qu'en dépit de mon âge je me situe évolutivement après Miron et Giguère qui sont plus jeunes que moi. Je comprends l'indé-

cence d'une telle assertion en ce moment et je n'y insisterai pas, même s'il s'agit d'une obsédante certitude inébranlable pour moi ; je m'abandonne à la merci de tous les commentaires facétieux et persifleurs. Ce qui est certain, c'est que le figuratif d'imagination et le non-figuratif d'imagination occupent tous les deux un double emplacement au-delà du figuratif régulier et que le non-figuratif d'imagination n'aurait jamais pu naître sans le figuratif d'imagination. Alors, postulant que la poésie non-figurative d'imagination est la poésie véridiquement actuelle, il m'est indispensable de reconnaître en même temps qu'elle est la fille de la poésie figurative d'imagination et qu'il s'agit d'une agrégation compacte et unie. Même si une mère porte une jupe longue et sa fille une pétulante mini-jupe, ne sont-elles pas toutes deux en vie simultanément et rigoureusement contemporaines ? Le père et le fils sont contemporains, ils s'additionnent sans se soustraire et je donnerai comme exemple de cette évidence que l'indélébile Maurice Richard est au moins du même temps que ses fils. Et puis, Borduas n'était-il pas plus vert que certains de ses disciples ? Giguère est de notre temps infiniment plus que Benjamin Britten était du temps de Varèse. Tant que l'authenticité ne s'est pas viciée chez le plus vieux, deux artistes d'évolutions et d'âges différents co-existent strictement dans l'égalité. Le talent supérieur n'a pas d'âge, ignore et ignorera tout des rides. S'il est vrai que la poésie non-figurative est à l'avant-garde en 1970, elle n'aurait jamais pu voir le jour sans le surréalisme, par conséquent, sans Giguère qui est du surréalisme. Il n'est pas excessif de soutenir avec fermeté que toute la poésie vivante du Québec découle avec une libéralité sans faille de celle de Roland Giguère. Il ne saurait donc y avoir prophétisme mieux certifié et présence vibrante mieux ancrée dans le milieu qui agit.